

Opinion



D.R.

Daniel Rodenstein

Professeur à l'UCLouvain

■ La réponse à cette question exige d'analyser si toutes les idéologies se valent, si les mérites ou les défauts des unes se comparent favorablement ou non par rapport à d'autres et si, en conséquence, il serait logique que les plus favorables imposent aux autres de les adopter ou les suivre.

monnaie courante en Libye et ailleurs aux dépens de migrants essayant de gagner l'Europe.

L'abolitionnisme est une idée purement occidentale, proprement européenne, essentiellement anglaise et française ⁽¹⁾⁽²⁾. Elle a concerné d'abord la traite négrière faite par les nationaux de ces États. La transformation eut lieu à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle au Royaume-Uni, puis en France. En 1807 l'Angleterre, à la faveur d'un mouvement abolitionniste bien organisé, interdit la traite à ses ressortissants (le Danemark et certains États américains l'avaient précédée de quelques années). Portées par les idées des Lumières en France et par les idées humanistes des Quakers en Angleterre, ces interdictions ont été lentes à se faire effectives, mais se sont propagées progressivement.

Tout au long du XIX^e siècle, des traités ont été imposés, essentiellement par la volonté de la puissance dominante les mers, l'Angleterre, à des puissances européennes (Espagne, Portugal entre autres) et américaines mais aussi à l'empire ottoman, permettant l'inspection par la marine anglaise de bâtiments des autres nations. Les bateaux négriers étaient saisis, et les captifs libérés, beaucoup s'installant en Sierra Leone, où fonctionnait un tribunal anglais compétent pour juger les négriers ⁽¹⁾. Progressivement, cette vigilance s'étendit de l'Atlantique (ciblant la traite propre aux pays occidentaux) à l'Océan Indien (ciblant la traite propre aux pays arabo-musulmans), surveillant les côtes africaines occidentales et orientales, tarissant

progressivement le trafic. Ce qui conduisit, de fil en aiguille, à la fin du trafic et à la fin de l'esclavage lui-même.

Le statut d'esclave

On peut discuter si l'imposition d'une idée occidentale, par la diplomatie et par la contrainte, au reste du monde est bonne et juste ou si elle est simplement dictatoriale et ne répond qu'à des motifs économiques ou impérialistes. Mais il est indiscutable que l'abolitionnisme fut imposé sans respecter les usages, traditions, systèmes légaux et lois locales, tout au long du XIX^e siècle autant à des nations occidentales qu'à des puissances musulmanes et à des royaumes africains, essentiellement par la seule volonté de l'Angleterre. Il me semble cependant osé de vouloir soutenir qu'il eût été préférable de maintenir le statut d'esclave sous prétexte de respect envers des traditions ou des usages ancestraux. Je crois en effet qu'il vaut mieux être libre qu'esclave, même si la liberté a été imposée par la force par une puissance occidentale.

Dans ce cas-ci, il me semble possible de soutenir que tous les usages et traditions, toutes les idéologies, ne se valent pas. Qu'un monde sans esclaves est préférable à un monde avec esclaves, maîtres, négriers, caravaniers et trafiquants de bois d'ébène.

→ (1) Lire Olivier Pétré-Grenouilleau, *«Les traités négrières»* (Folio histoire, Gallimard, 2004)

→ (2) Tidiane N'Diaye, *«Le génocide voilé»* (Folio, Gallimard, 2008).

CHRONIQUE

Catholiques en colère ou catholiques optimistes ?

■ Qu'est-ce qui pousse des gens à devenir catholiques malgré tout, parfois même malgré l'Église ?



D.R.

Rik Torfs

Professeur de droit canonique, écrivain, recteur honoraire de la KU Leuven

Ces dernières semaines, l'Église catholique a fait plusieurs fois la une de l'actualité. L'évêque d'Anvers, Johan Bonny, a annoncé son intention d'ordonner des hommes mariés à la prêtrise à partir de 2028. Durant la nuit de Pâques, la Belgique a compté 700 baptêmes d'adultes, dont seulement 200 en Flandre. Entre-temps, des animateurs de la radio Studio Brussel ont fait scandale avec des images où, à l'occasion du Blue Monday, ils brisaient à grands coups de marteau divers objets, dont des statues de saints. Il y eut également un certain émoi autour du spectacle *Sancta* de l'Opéra Ballet Vlaanderen, mettant en scène des nonnes à moitié nues en patins à roulettes.

Une première question s'est posée à propos des incidents avec les statues et les sœurs : est-ce acceptable ? Les catholiques doivent-ils se mettre en colère ? Certains le pensent. Des acteurs culturels qui se permettent ce type d'"humour" à l'égard du catholicisme n'oseraient jamais faire de même avec les musulmans ou les juifs, dit-on. Car cela leur coûterait cher, y compris physiquement. C'est vrai, bien sûr. Les acteurs culturels ne font pas toujours preuve d'originalité ni de courage. Parfois, ils manquent tout simplement de culture. Mais devons-nous nous sentir blessés ? Il vaut peut-être mieux ne pas l'être et déplorer en silence leur analphabétisme religieux.

Je dois toutefois admettre que, surtout à notre époque, la tentation de se sentir offensé et de se présenter en victime est grande. Les gens se sentent victimes parce que leur enfance a été peu agréable, parce qu'il est difficile d'être femme, parce qu'il y a des inégalités, parce que l'Église les a abusés ou que l'État les a trahis. Dans une société sans héros, les nouveaux héros sont les victimes. La colère, l'indignation, le chagrin font recette. Ils méritent d'être salués parce qu'ils seraient "authentiques". Ce qui rend d'autant plus tentant de se sentir offensé, et de jouir ainsi du prestige moral que confère aujourd'hui le statut de victime.

Pourtant, le christianisme est plus qu'une occasion rêvée de se sentir régulièrement bien offensé. Se pose alors la

question de savoir pourquoi des gens choisissent aujourd'hui de se faire baptiser dans l'Église catholique. Les jeunes cherchent des repères, entend-on souvent. Cela sonne très défensif et donne l'impression que, sans repères, la chute dans le vide serait inévitable – comme dans un dessin animé où un personnage semble tomber d'une montagne escarpée, mais parvient in extremis à s'accrocher à un rocher. La religion devient ainsi un outil de survie, pour ceux qui ne sont pas assez forts pour tenir debout seuls, avec ou sans l'aide d'un thérapeute. Il y a aussi l'idée, trop facile, que certains se font baptiser pour des raisons identitaires : ils deviennent catholiques parce qu'ils ne veulent pas être musulmans.

Une logique défensive

Les repères et l'identité relèvent tous deux d'une logique défensive : la vie est difficile, alors autant devenir catholique. Et pourtant, quelqu'un demandera bien plus souvent le baptême pour d'autres raisons : par espoir et par optimisme. La foi en la vie éternelle aussi, dont même les responsables d'Église parlent souvent avec une certaine gêne. Durant le week-end de Pâques, j'ai lu un message d'un professeur émérite de mathématiques : *«Qu'un monde meilleur est possible, malgré tout. Je pensais que c'était là l'essence de la foi en la résurrection.»* Une foi qui resterait donc entièrement dans le monde ici-bas, une utopie terrestre. Avec Jésus comme travailleur social avant la lettre. Un travailleur social qui mourut sur la croix, ce qui est pour le moins inhabituel. Lorsqu'on a demandé à l'auteur britannique Tom Holland s'il croyait à la résurrection physique du Christ, il a répondu : *«J'ai du mal à imaginer que les premiers chrétiens aient écrit à ce sujet, en aient parlé, l'aient prêché, aient même voulu mourir pour cela, sans penser que c'était effectivement vrai.»*

Croire en quelque chose d'improbable. Mais pas d'impossible. C'est peut-être précisément cela qui pousse des gens, chez nous et ailleurs, à devenir catholiques malgré tout, parfois même malgré l'Église.